Je suis malade. Il n'y a pas de doute. Moi qui étais un virtuose des mouvements, moi qui étais capable d'introduire la clé dans la serrure à un demi-mètre de distance, qui, devant une caisse de supermarché, sortais d'une main le portefeuille et de l'autre rangeais les produits dans le sac, maintenant je dois m'y reprendre à cinq fois pour ouvrir la porte. Impossible de passer la ceinture dans la boucle sans m'emmêler. Les objets me tombent des mains. Je pars chercher quelque chose que j'oublie l'instant d'après. Je n'essaie même pas d'enfiler une aiguille. Je ne quitte jamais mes pantoufles sauf pour sortir. Même alors je me chausse de mocassins car je suis fâché avec les lacets. Je deviens fou. Tout est d'une lenteur terrifiante. Je n'arrive pas à me fixer sur quelque chose plus d'une minute. Il est presque midi. J'ai lu ce matin une dizaine de pages. J'en ai feuilleté autant. Compter me tue. Pourquoi suis-je toujours en train de classer, d'archiver ? Aujourd'hui je n'ai pas d'autres obligations, cet après-midi je peux me consacrer à la lecture. Mais je dois d'abord me calmer. Écouter Rachmaninov ? Comment, alors que le temps fuit si vite ? J'aurais préféré me couper en mille morceaux. Dire assez à tout pour toujours ? Je sais, Rudi, c'est ridicule. Mais, ça ne sert à rien, les touches ne m'obéissent pas, comme si je jouais avec des sabots, et non avec les doigts. Mes mains tremblent même quand je dirige. Tout m'énerve. Si je pouvais au moins une fois me détendre pendant deux

heures. Je suis une mine épuisée. Tout tombe en ruine. Tout. Pas une seconde sans que surgisse une obligation : des dents abîmées, des lettres à écrire, du linge sale, des chemises à repasser, des factures à payer, des partitions à lire. J'ai l'œil droit qui saute. Je serai en colère. Évidemment que je serai en colère puisque je sais d'avance que je serai en colère. Autrefois c'était même pire. Le matin, les courses. Le panier rempli de choses dont je n'ai pas besoin. Comment savoir d'avance ce dont j'ai besoin ? En général, cette histoire de prévision est une véritable souffrance. Ma mère dépensait toute son énergie à faire des prévisions. Or, elle n'a pas réussi à prévoir grand-chose. Pourtant, essayer de le faire, c'est déjà un certain contrôle. Pourquoi ai-je allumé maintenant une cigarette ? Mon père ne se fatiguait pas à faire des prévisions. Maman le faisait pour deux. J'en suis à ma cinquième cigarette et il n'est que midi. Courses, jeter la poubelle, laver la voiture, installer l'antenne de télévision, aller chez l'artisan. Tout cela m'a épuisé. Quelle chance de ne pas être immortel. Sinon, je me serais tué. Vous ne me croyez pas, Rudi ? Je l'ai dit, tout me rend fou : la paix et la sérénité de la civilisation occidentale, l'irresponsabilité orientale. Je devrais peut-être aller à la pêche ? Mais comment faire pour attacher l'appât ? Mes mains tremblent. Je dsuis la quintessence de toutes les folies. Je ne suis que Ça. Écraser ce Ça complètement. Mais avant, fracasser les objets désobéissants, casser les parapluies – surtout eux, ces faux protecteurs. Se débarrasser de tout puis, d'un seul geste, d'une balle dans la tête, trancher.

Quand je lève la baguette, les instruments ont fini de s'accorder. C'est cet instant où tous les regards sont fixés

sur moi. Une goutte de sueur glisse sous mon aisselle, et le bras levé à l'oblique fait naître une série de sons. Alors, à la place de l'orchestre, j'entends le sifflement de la locomotive. Mon bras prolonge le mouvement du bras de mon grand-père, chef de gare à Sićevo. Sa silhouette immuable sur le quai, accompagnant le dernier wagon en direction de Niš ou de Pirot, son visage voyage en mille versions dans la tête des passagers fatigués. Peu importe si c'était « l'ouvrier » de trois heures, le *Simplon-Express* sur la ligne Paris-Istanbul, ou le *Simplon* pour Dimitrovgrad.

Une nuit, grand-père a fait arrêter le *Simplon* à Sićevo pour que ma mère, ma sœur et moi puissions monter dans la voiture portant la plaque indiquant : Sofia-Belgrade. Une minute plus tard, le signal vert a laissé passer le train en direction de Niš. Quelqu'un a regardé par la fenêtre, réveillé par l'arrêt nocturne. Il a vu le petit bâtiment de la gare, distinguant à peine le nom de la station écrit en cyrillique et en latin, mais seulement s'il se trouvait dans un des wagons en milieu de rame. Il a vu le chef de gare et trois voyageurs : une femme et deux enfants. Ces sons qui n'existent pas dans la partition n'ont surgi qu'un instant dans l'espace de la mesure libre, dans le champ de vision des voyageurs somnolents, créés par l'éclat soudain du signal rouge, avant de disparaître immédiatement du système de notes de la voie internationale.

Des années plus tard, lorsque je voyageais souvent la nuit et étais réveillé par l'arrêt du train, j'adorais ce mouvement de la main qui tirait le rideau de la fenêtre. Dans les wagons-couchette je choisissais toujours celle du milieu, en face de la fenêtre. De là, je pouvais bien voir les voyageurs qui se pressaient sur le quai. Si le

train est arrêté devant le signal, je cherche à résoudre le rébus des alentours immédiats : la fenêtre éclairée d'un bâtiment, un éclairage public malmené par le vent et une publicité de cigarettes au menthol sous le clignotement effrayant d'un sémaphore jaune. Trois sources de lumière sont les prémices de l'émotion. Laquelle survient avec l'apparition d'une jambe féminine nue émergeant de la couverture sur la couchette inférieure. Pendant la nuit, dans ma cabine de la classe touriste est entrée une autre femme. Elle respirait profondément, bougeait en dormant. Je me suis rendormi en écoutant sa respiration. Le matin, à mon réveil, la place était vide, le lit impeccablement refait comme si personne ne s'y était assis ni n'avait touché à l'oreiller. Cette femme qui avait passé la nuit avec moi dans le compartiment faisait sans doute partie d'une séquence extraite de mon rêve, c'est la seule explication de l'énigme.

« Ce n'est pas bon quand les lumières se mélangent », disait ma mère. « Je connaissais une femme qui vivait dans un appartement sombre au-dessus du Lotos-bar. C'était juste après la guerre. Chez elle, la lumière était allumée même pendant la journée. À la fin, elle est devenue presque aveugle. Mais même à demi aveugle elle entretenait parfaitement son intérieur. Si tu allumes la lampe pendant la journée, tire au moins le rideau pour que la lumière du jour ne se mélange pas avec la lumière électrique. »

Je le fais encore aujourd'hui quand je pense à ma mère.

L'ordre parfait ne règne que dans une obscurité totale. Sous les paupières closes se mélangent de nombreuses

lumières. Les interstices ne permettent pas que l'espace se recouvre d'une couleur uniforme qui offrirait, au moins pour un instant, l'illusion d'une obscurité pure dans laquelle chaque chose est à sa place, où chaque phrase est un chemin sûr menant au but.

Je ferme quand même les yeux. J'essaie de me libérer des interstices. Si je m'organise bien, tout deviendra insignifiant.

Dans l'obscurité je suis sain.

Les problèmes arrivent avec la lumière. Non seulement ce n'est pas bon quand les lumières se mélangent mais le reflet des veilleuses crée du désordre. Je ne distingue les couleurs que dans l'obscurité. Le bleu apporte de la fraîcheur, je sens dans mes narines l'odeur de l'iode. Peut-être parce que j'ai grandi au bord de la mer ? Le jaune étourdit comme l'encens. Le rouge échauffe, et cette chaleur est si désagréable qu'elle provoque de l'arythmie. Le vert calme. Le gris me remplit de désir. Étonnant, vu son côté neutre. Les décolletés profonds sont encore plus profonds dans l'obscurité.

Quand je dirige, je ferme toujours les yeux, je les ouvre de temps à autre juste pour vérifier que les choses sont bien à leur place. Il n'existe pas de trésor du rêve que je ne puisse pénétrer lorsque le son ovale du hautbois envahit la spirale de mon ouïe. La mémoire repose sur une comptabilité effrayante. Je lis une partition chaque fois d'une façon différente.

Est-ce à cause de la lumière ?

Et qu'est-ce que ce prénom ? Rudi ? Sans coordonnées. Comme si on disait cuisine, vélo, tabatière. Il existe des noms sans coordonnées. Par exemple, Philip, Ana,

Fabien, Olivier, Martin, Eva, Constantin. C'est toujours la même lumière dont la source est introuvable.

Les possibilités m'inquiètent. À chaque instant je dois prendre une décision. Mettre une petite cuillère de sucre ou la moitié d'une dans le café ? Dois-je seulement feuilleter ou lire complètement le journal ? Est-ce que je dois répondre à l'appel téléphonique ? Dois-je ouvrir la fenêtre ? La vie passe, et moi je n'arrive pas à prendre de décisions. Et je n'arrive à rien. C'est seulement dans mes pensées que j'entrevois les possibilités. Et le monde fourmille de possibilités. Rester a toujours été mon idéal. Être ailleurs depuis le trône d'un fauteuil roulant. Vivre tout ce qui est possible à la fois, entouré de guides touristiques, de catalogues, de prospectus, d'horaires de trains, de menus. Combien de fois, en arrivant dans une ville, je cherchais pendant des heures un hôtel ? Et une fois installé dans la chambre, après avoir vidé ma valise, j'étais confronté au dilemme du choix du restaurant pour dîner. Rien ne me dérange plus que d'avoir quelqu'un assis à ma table, c'est pourtant la première fois que j'entre dans ce restaurant. Et pas seulement qu'il soit assis à ma table mais qu'il s'approprie la pensée que je pourrais avoir à cette table. Car justement cette pensée pourrait m'orienter dans une autre direction. Il n'y a pas de doute, celui qui est assis à cette table m'a privé de ma table, de ma pensée et de la direction à prendre. Il m'a pris ma vie. Une vie différente, sûrement meilleure que celle que je vis. Pourtant, je contrôle aussi ces vies manquées. Ce n'est pas facile, cela perturbe sans cesse cette vie de hasard, mais j'arrive à ne pas me perdre, à garder le contact avec ces vies manquées. Je les sens circuler à mes côtés. Telles des voies parallèles qui s'éloignent et se rapprochent subitement. De ma table,

dans le restaurant vide. C'est pourquoi il est important d'être à sa table. Ce qui est possible seulement dans une salle vide. Je choisis tranquillement une place pas trop près de la porte d'entrée ni à côté de la fenêtre car l'hiver il y fait froid et l'été, trop chaud. C'est alors que commence la souffrance du menu. Les mets que j'aime sont éparpillés au milieu de ceux que je n'aime pas. J'élabore une tactique de séduction du serveur, afin de pouvoir réunir tous les mets que j'aime en une seule commande, et éviter ce que je n'aime pas. Peut-être notre identité véritable se trouve-t-elle dans tout ce qu'on a omis.

Il y a trop de tout. C'est le problème du monde. C'est pourquoi il n'y a qu'une seule fin. Le monde comme un dépôt. Car il y a tellement de tout qu'on ne peut plus écouter, ni voir, ni lire. Si je ne peux pas tout, alors je ne veux rien. L'histoire du monde est plus grande que le monde même.

Ma première femme, Julia, se demandait toujours ce qu'on avait bien pu me faire, pour être comme ça. Or j'ai eu une enfance heureuse, et je ne pense pas que mon problème ait quoi que ce soit à voir avec mon enfance. D'ailleurs, je n'en ai pas eu. Je suis né adulte. Et ce n'était pas à elle de me faire des reproches, elle qui pendant les huit années de notre mariage n'avait jamais changé les talons de ses chaussures, jamais recousu un bouton, jamais raccommodé une chaussette. Comme si les choses n'avaient pas besoin de soins. « Tu vas bien chez le dentiste quand tu as mal aux dents, non ? », lui demandais-je. « Tu bois bien de l'eau quand tu as soif ? » Je ne vois pas pourquoi mon dégoût de voir la vaisselle sale rester toute la nuit sur la table serait une anomalie

acquise dans l'enfance. Et pourtant j'essayais de m'habituer. Combien de fois me suis-je couché voulant ignorer que la table du dîner n'avait pas été débarrassée ! Et s'il m'arrivait de m'endormir, je me réveillais régulièrement dans la nuit pour la débarrasser et laver la vaisselle. Cela rendait folle Julia. De même que je devenais fou à cause de son habitude de prendre son petit déjeuner au lit. Elle déposait la tasse et la soucoupe sur le sol et elle m'embrassait. Les draps couverts de miettes et de taches de café.

Ma deuxième femme était même plus ordonnée que ma mère. Elle s'appelait Jelisaveta. Elle recousait les boutons avant qu'ils tombent, contrôlait les bouts de ses talons. Elle ne permettait jamais qu'ils soient complètement abîmés. Dans le placard de la cuisine les pots de condiments étaient toujours remplis. Il n'y avait pas de plat que l'on ne pouvait préparer. Les valises et les sacs de voyage, recouverts d'une toile, leurs clefs et cadenas soigneusement rangés dans la poche intérieure, étaient toujours prêts pour le prochain voyage. Elle prévoyait tout, elle se protégeait de tout événement désagréable. Elle était si parfaite qu'elle vidait la poubelle avant l'heure. Avant même qu'une bouteille de vin soit ouverte, je craignais son regard, tendre mais froid, qui suivrait le parcours de cette bouteille jusqu'au conteneur à verre. Les traces étaient exclues dans notre relation. Elle attrapait mon souffle, le cercle jaune sur la taie d'oreiller et changeait les draps. Les serviettes de toilette étaient toujours impeccablement propres. Elle était tellement ordonnée et vouée à l'ordre que j'endossai rapidement le rôle de ma première femme. Une fois, j'ai mangé un sandwich au lit. Ses orteils étaient parfaitement proportionnés, les ongles réguliers. Même celui du petit

orteil était d'une beauté classique. Vous savez, Rudi, ce petit orteil où l'ongle se réduit souvent à un point, une sorte d'épaississement, et c'est dérangeant. Et aussi ce deuxième orteil désobéissant qui, quel que soit le pied, doit être d'un millimètre au moins plus court que le gros orteil. Je suis très irrité lorsqu'en été je vois un pied de femme dans une sandale, et que ce deuxième orteil, d'une longueur impertinente, recouvre le gros orteil. C'est toujours le signe d'une agressivité masquée.

Jelisaveta disait que la mort n'est pas effrayante, car à cet instant s'arrête le souci de comptabilité, c'est quelqu'un d'autre qui devra accomplir les formalités sans lesquelles il n'y a pas de paix définitive. En dépit du fait que nous approchions tous les deux de la quarantaine, elle a décidé d'acheter un caveau, pour nous assurer sur tous les aspects de la vie. Pour elle, la vie était insupportable à cause des surprises qui vous guettent à chaque coin. Adonnée à la passion de l'inventaire permanent, elle devait peut-être même compter le nombre de couronnes à son enterrement. Elle notait tout, depuis les regards hasardeux dans la rue jusqu'à nos embrassades. Une fois elle m'a dit en plaisantant que le contrôle parfait serait de faire payer chaque masturbation. Celui qui utilise son corps, même en pensée, devrait payer.

J'ai longtemps refusé de me rendre au cimetière. On nous a proposé un emplacement près de la salle mortuaire. Elle a refusé. Elle voulait être le plus loin possible de l'allée centrale, dans un coin au bout du cimetière. Je la soupçonnais de ne pas aimer cet endroit parce que la terre avait été retournée. Quelqu'un avait reposé là pendant des décennies et elle ne s'y voyait pas à son tour.

Dans les hôtels elle n'utilisait jamais les serviettes de toilette. Nous apportions les nôtres. Le matin, elle lisait

les journaux la première. Une fois elle est tombée sur une nouvelle relatant que des pêcheurs de Madagascar avaient attrapé un poisson d'une espèce antédiluvienne qu'on croyait disparue depuis deux millions d'années. La possibilité d'une telle erreur l'a terrifiée et elle a été de mauvaise humeur toute la journée.

— Quelle dissonance ! dis-je. Deux millions d'années après la disparition de l'espèce un descendant s'agite dans le filet d'un pêcheur. Quel retournement wagnérien !

— Plutôt copernicien ?

— Wagnérien, répétai-je. Wagner aimait les animaux. Dès son plus jeune âge il s'exerçait avec eux aux jeux compliqués des motifs. Copernic aimait les fruits. Toute sa théorie se base sur la pomme tombée d'un arbre sous lequel il était allongé.

— La pomme est tombée sur la tête de Newton.

— Peu importe. Quelque chose est aussi tombé sur la tête de Copernic.

— Et que s'est-il passé avec ces animaux de Wagner ?

— Enfant, Wagner cachait des lapins, des hérissons, des tortues et d'autres petites bêtes dans le tiroir de son bureau. Il avait percé des trous à l'arrière de la table pour permettre à ses favoris de respirer…

— Je ne comprends pas pourquoi il ne gardait pas des oiseaux. Il n'aurait pas été obligé de les cacher.

— Les oiseaux auraient été trop bruyants. Ils sont désobéissants, justement parce qu'ils ont une voix. Il n'avait pas besoin de voix extérieures. Il en avait en lui.

— Danijel, alors pourquoi il n'utilisait pas des poissons ? Ils sont muets. Il aurait pu leur attribuer tous les chants qu'il imaginait.

Je me doutais que ni les oiseaux ni les poissons n'avaient aucune importance. C'étaient les trous dans le bureau de Wagner qui l'avaient perturbée.

Le lendemain nous avons acheté une parcelle dans la nouvelle partie du cimetière, où de jeunes arbres venaient tout juste d'être plantés.

— Les arbres auront le temps de pousser avant notre arrivée.

Elle est morte deux mois plus tard sur un passage clouté, convaincue de l'immunité que lui offrait le feu vert du sémaphore et la silhouette du piéton en mouvement.

***

Je sais, Rudi, je m'éparpille, mais il est insensé de vouloir mettre de l'ordre, d'organiser. Toute sélection est un péché. C'est seulement maintenant, condamné à trôner sur ce fauteuil roulant, que je sens les pulsations du monde, tout le luxe que nous offrent les pensées d'un espion. Je pars dans tous les sens. Tout m'est accessible. J'ignore pourquoi, mais je peux l'affirmer sans preuves.

Affirmer sans preuves ? Je pense que c'est le plus sûr. Ma mère disait toujours que je deviendrais quelqu'un, sans rien qui prouve mon côté exceptionnel. À l'école je ne me distinguais pas. J'étais assez bon en tout. Mais pas plus que ça. Ma mère affirmait cependant que je deviendrais célèbre. Je restais allongé sur mon lit pendant des heures en inventoriant ma gloire. Plus tard, au lycée, je travaillais moins bien, mais comme ma célébrité n'était qu'une question de temps, je ne faisais pas beaucoup d'efforts pour prouver ce qui deviendrait très rapidement évident. Marchant tous les matins de la maison à l'école,